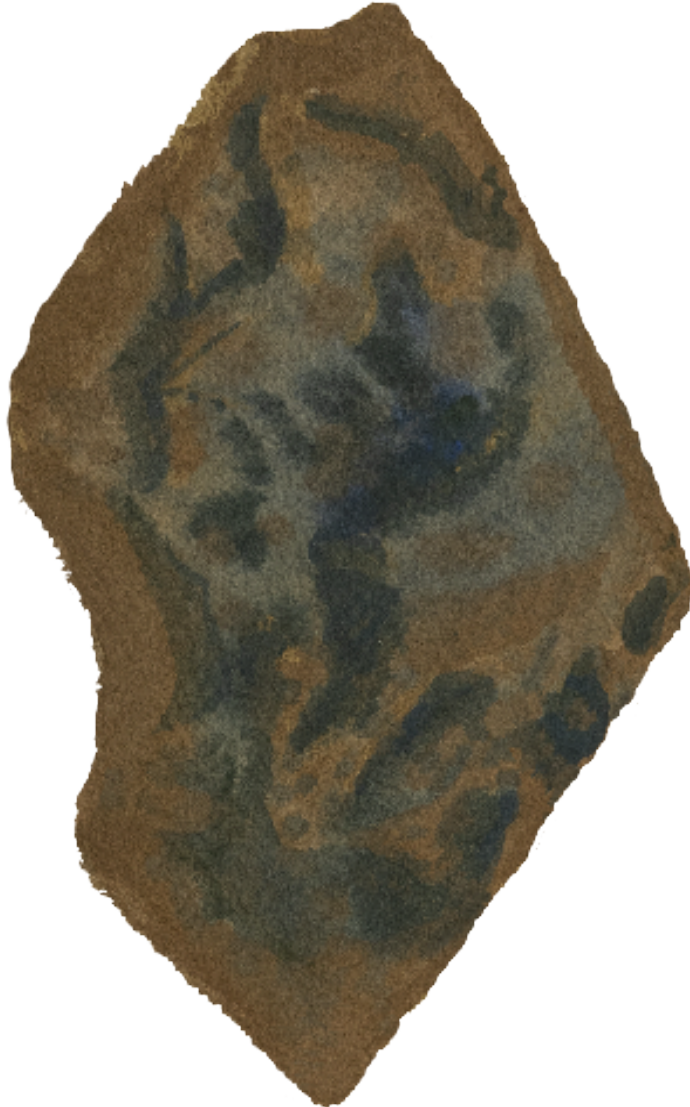


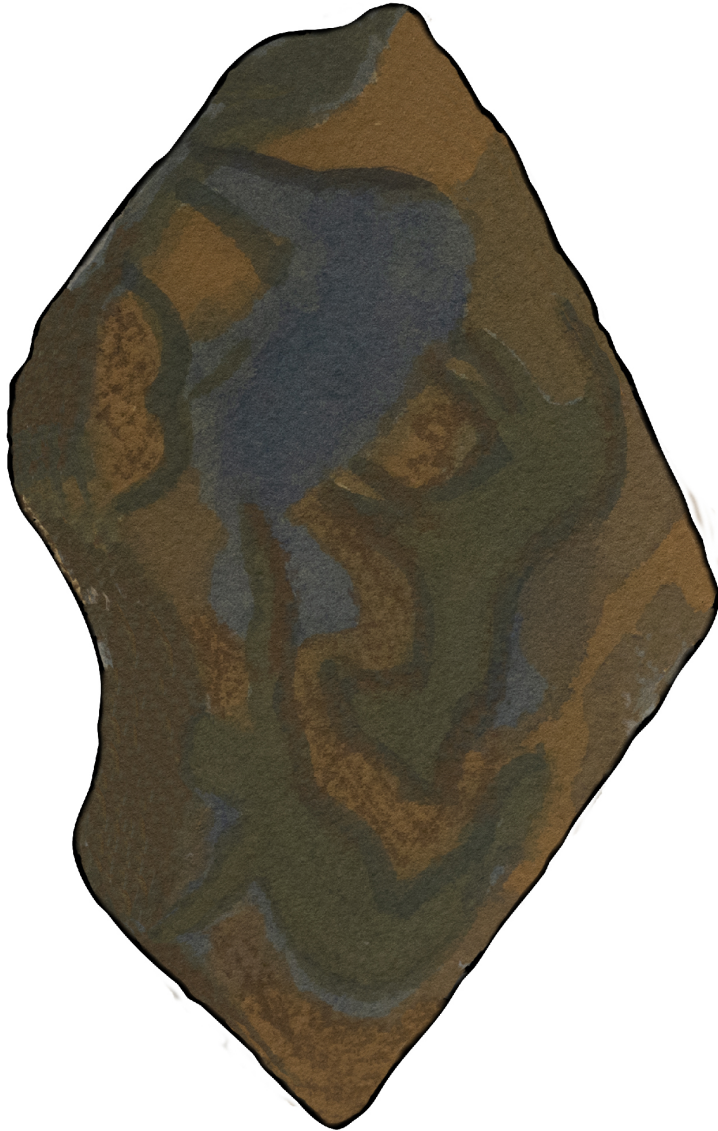
CLAUDE PARÉ  
**PAROI**



*ArtPaysage*



PAROI



Du même auteur

La seconde tour, poésie

Revue les Herbes Rouges, no. 153, Montréal, janvier 1987, 39 pages

Chemins de sel, poésie

Revue les Herbes Rouges, Montréal, novembre -décembre 1990, 72 pages (Prix Emile-Nelligan 1990)

Dimanche, poésie

Les Herbes Rouges, Montréal , 1992, 144 pages

Tu ne seras plus qu'une image, livre interactif (Volume écrit, informatique et télévisuel), Montréal, présenté à la Galerie Skol en janvier-février 1995.

Zéro, poésie

Les Herbes Rouges, Montréal, 1995, 185 pages

Exécuté en chambre, poésie

Les Herbes Rouges, Montréal, 1999, 100 pages  
(finaliste, prix du Gouverneur Général du Canada)

Pick-Up Sticks, poésie, 2006

Poésie - Oeuvre multimédia - Livre électronique  
Prix fonds Bell pour le meilleur cyberprojet du Forum FCMM

Vent du désert, poésie

Artpaysage, 2006, 25 pages

Océan, poésie

ArtPaysage, Montréal, 2006, 55 pages

Pas de bouche, poésie

Les Herbes Rouges, Montréal, 2010, 64 pages

Comme un chaos, poésie

Les Herbes Rouges, Montréal, 2013, 80 pages

Marie, poésie

Les Herbes Rouges, Montréal, 2015, 90 pages

Ta voix Colombienne, poésie

ArtPaysage, Montréal, 2022, 42 pages

Claude Paré

# Paroi

*poésie*

*ArtPaysage*

Copyright 2023 Claude Paré

Dépot légal : Bibliothèque et Archives nationales Québec  
ISBN:978-2-9809760-3-2

À Lucie et à celles qui dessinent un autre monde



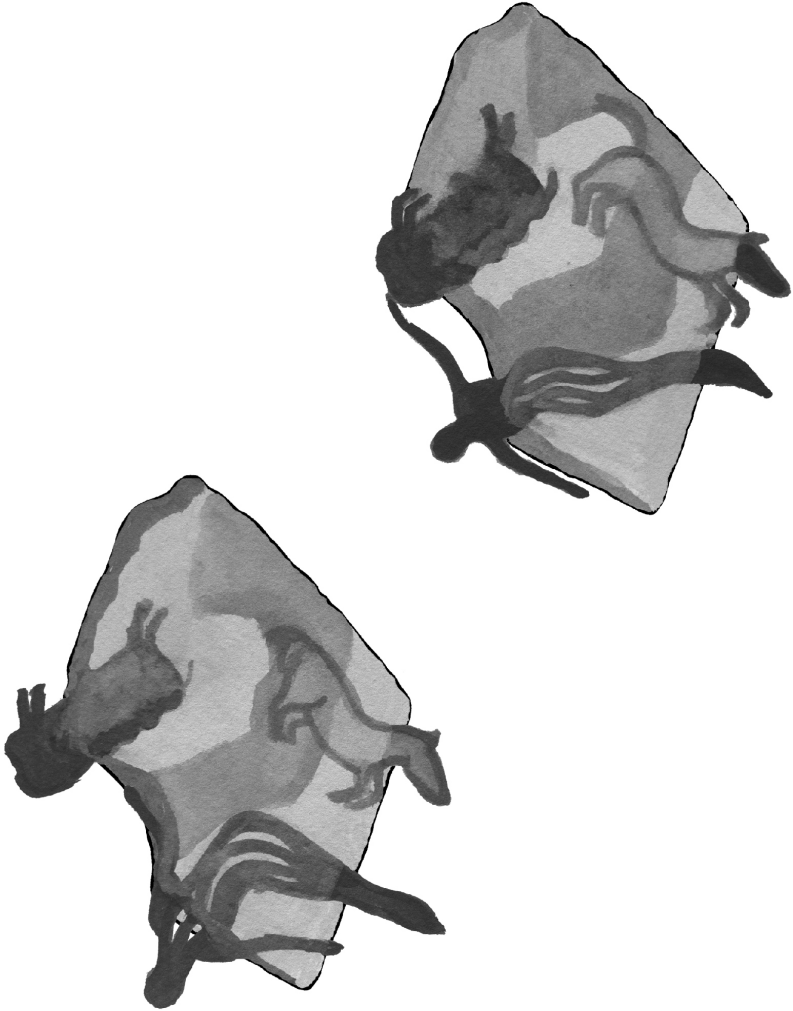


*Avant auparavant au temps longtemps. L'habitant courait au nuage, montait  
descendait avec lui, traçait son corps par tous bois et ravines, pour épeler la  
géographie, pour dérouler le vent d'au loin.*

Édouard Glissant



UN

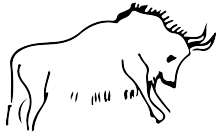




Lignes



Couché sur le sol  
Je cherche les courbes des chevaux  
Glissant dans l'air  
Le long des parois ouvertes par les couleurs  
De la terre qui respire



Rampant sous les ocres soufflés  
Que les naseaux des chevaux emportent  
J'avance au-delà de la nuit ma main  
Elle tient la lampe qui érode la pierre  
Où se jouent nos bouches de la fin

Je ne suis que la voix qui tombe  
Avec les sagaies et les plumes  
Sous l'horizon de la steppe  
Où volent les dos des aurochs  
Revenus faire vibrer le sol  
Avant que le jour ne retourne à la pierre  
Par les tracés que nos yeux ont saisis



Surgissant des liqueurs pulvérisées  
Les courses des chevaux rythment nos errances  
Et nous donnent avec les teintes du jour  
La portée incertaine de nos voix  
Aussi fragiles que les feux naissants dans la brise



Au coucher du soleil  
La marche se termine  
L'oiseau se tait  
Les doigts plongent dans la pierre  
Pour en retirer le masque  
Qui souffle les croupes des bisons  
Ils s'immobilisent et trouent de leurs cornes  
La peau des ténèbres



Le bras s'étend près de l'auroch  
Pour recevoir avec lui le charbon  
Poudre de la nuit qui dessine l'aurore  
Irrigant le lavis des pistes  
Jusqu'à ce que la main prenne la paille d'os  
Qui propulse nos voix dans la couleur

La main refait le geste de la sagaie  
Esquisse les traques et les affûts  
Se teint du rouge du couchant  
Pour remémorer des bisons la course  
Dans la steppe elle est lancée  
Vers le dessin qui s'ouvre



Quand il est tué  
Les doigts qui ont touché son cœur  
Broient les oxydes sous les lampes  
Pour que resplendisse le bison  
Entre ses cornes les lunes descendent  
Inscrire l'ordre de l'ocre  
Sur la paroi de la caverne qui résonne  
De nos voix lui redonnant sa vie

La main parcourt la plaine  
Reçoit des baies et des insectes  
Accompagne l'envol des oies et l'écoulement des ruisseaux  
Conduit l'épaule à la pierre  
Pour tracer entre les bruissements de la steppe le claquement des sabots  
À l'ombre de la grotte  
S'ouvrant des gestes du feu  
Se refermant des mouvements de la transe  
Aux soirs vibrants des croissants de lune qui accrochent les os aux étoiles



Dessin



L'épaule appelle le torse  
Le torse reçoit le souffle  
Au-delà de la paroi il soulève  
Notre espoir d'une terre donnant les fruits et les panaches  
Les cœurs et les viscères  
Les grattoirs et les flûtes  
De ce côté du monde  
Où le chant nous demande  
De revenir où la pierre retenait le dessin de nos voix



La rivière rencontre la falaise  
Son eau coulait dans nos bouches  
Où n'éclate plus la fraîcheur des lendemains  
La lente crue du soleil  
Ne touche pas les glissandos de nos écrans  
Qui se couchent avec nous dans la tombe de la nuit  
Quand s'évanouissent entre nos doigts les restes du jour

Dans cet automne qui nous enrobe de ses effluves sucrées  
Nous vibrons avec les arbres dépeuplés  
De la douleur de la disparition des chants  
La respiration de l'auroch qui soufflait les ocres  
Ne s'accorde plus aux cascades d'images qui nous emportent



Où la main a traversé la paroi  
Les maisons apparaissent  
Les signes fusent sur les vitres saturées de couleurs  
Ne traçant aucun geste  
Vers les chevaux paisiblement arrêtés  
Près du ruisseau



L'épaule entre dans la rue  
Les panaches déambulent le long des murs de briques  
Les poumons de cellophane et les visages de charbon  
Ne disent plus ce qui est advenu  
Les bouches qui s'impriment dans les respirations  
N'affirment plus que le cri de la chasse  
Contient la pointe d'os du renne  
La joie qui me traverse ne peut être calculée



Cette membrane faite de nos chants respire avec nous  
Quand nos doigts s'immiscent dans l'onde des couleurs  
Les souffles jaunes veulent dessiner les silhouettes  
Qui attendent notre retour des périples  
Hantés des ailes des oiseaux  
Dans les fuselages argentés des avions  
Qui bénissaient la vitesse  
Et suffoquaient l'atmosphère

Les ruisseaux vont à la rivière entre les sables  
Imaginer les chevaux baissant la tête  
Hier ou demain  
Quand les dessins ouvriront les mains  
Nous regarderons passer les ciels aux étoiles qui tremblent  
Dans les yeux ondoyants de l'eau  
Qui creuse le roc de la vallée  
Nous donnant la ligne qui coule  
Vers nos corps qui flottent dans la nuit

Ruisseaux



Dans nos pensées ponctuées d'orages  
Les signes électroniques qui se multiplient  
Confisquent les terres rares  
Pendant que nous épuisons notre bonheur de vivre  
Embusqués dans nos maisons  
Sans les masques des bisons qui disaient  
Les fruits coulaient de nos doigts à nos bouches  
Jusqu'à nos dessins qui apercevaient le retour



Ce qu'il reste de silex  
N'effrite pas le soleil de crise  
Dévoilant les rochers des lacs aux méduses lumineuses  
Alors que la sangle qui nous retient à la terre devient mince et fauve  
Le tumulte des rivières s'ajoute à nos voix  
Pour ne plus absoudre ceux qui lestent de monnaies les langues

Les jaunes tendus sur la paroi  
N'effacent pas les tempêtes qui viennent  
Contre les corps parés de circuits  
Respirant l'air mille fois exhalé  
Des forêts décimées  
Espérant les voix des ruisseaux  
Gorgés de la sève des récits  
Qui lustraient nos expirations de l'éclat des feux



Les lois n'empêchent pas l'hiver de mordre nos mains  
Les lueurs des lampes le long des stalagmites  
Donnent aux silhouettes la vélocité des gestes  
De nos frères et sœurs embusqués dans les buissons  
Masqués du sang du bison debout devant les eaux  
Où s'abreuvent encore ceux qui ne veulent pas oublier  
Les brises qui enlaceront nos peaux  
Quand le printemps jouera sur les rochers ses vertes cadences

Je ne me rappelle pas avoir regardé le ciel  
Après avoir emprunté des animaux les traits  
Pour voir leurs couleurs me conduire  
À une vallée criblée de flammes qui ne s'éteignent pas  
Réverbérées dans ma mémoire sur la paroi  
Où le souffle s'incorporait à la pierre  
Pour nous offrir les rennes  
Qui accompagnaient nos pas dans les paysages sans frontières



Ils sont revenus les lions, les rhinocéros, les bouquetins  
Aux aubes s'ajoutent leurs courbes  
Elles grisent nos mains  
Avant que nos corps ne s'élancent  
Dans les sentes qui se prolongent de nos traques et de nos errances  
Jusqu'à l'Océan  
Où nous ne refuserons pas d'offrir nos mémoires à ceux qui viennent





Coquillages



Au son des coquillages  
S'élèvent sur la paroi  
Les vaches noires  
Meuglant dans les fissures  
Pour faire de la nuit  
La musique de nos respirations



Pour continuer à croire aux vivants  
Sur la glace ouvrir l'auroch  
Plonger les doigts dans les viscères  
Tendre la couleur bue sur le paysage  
Elle est captée par la pierre où nos mains imaginent la lune  
Qui ensevelit de sa lumière nos restes  
Notre mémoire dépeçant jusqu'aux vertèbres les profits  
Bras ouverts

Dans la tombe les coquillages entendent les soupirs  
De celle qui se levait après les délivrances  
Voici sa figure cerclée de lignes  
L'haleine de ses caresses  
La délicatesse de sa langue  
Dans le sol s'achèvent ses marches  
Elles recevaient les brises  
Qui prolongent les souffles de nos bouches  
Maculant la pierre de nos signes



Le ciel n'est plus fait de mains  
Pas plus que la terre de sabots  
Le fil de crin passé dans la fourrure crisse  
Autour du feu nous entendons des grondements  
Quand l'orage viendra nous ne fermerons pas les yeux  
Le ciel ne peut être fait d'éclairs  
La terre de désastres  
Quand le fil se rompra  
Nous ferons cercle de nos récits  
Pour coudre les aurochs de charbon à la steppe  
Et nous lier à sa renaissance

Suivant les empreintes scellées dans les glaces  
Je ne goûte ni le repos ni les chants d'agonie  
Je porte le masque qui parle  
Dans les rues sans silence  
Où je me remémore les nuques des chevaux immobiles  
L'élégance des rennes obliques sur la paroi



La mort peut se répéter nuit après nuit  
Sur la paroi coulant du puits  
Suivant les rivières qui descendent  
Vers les abris et les ombres des feuillages  
Nous ne pouvons plus regarder le monde comme avant  
Les adieux qui nous pourchassent  
Font de tous nos disparus notre respiration



Oiseau





L'oiseau revenu  
Entre les visages d'auroch et les ruées des chevaux  
Disait de suivre le cours des eaux  
D'emporter les rivages constellés des rosées des herbes  
De glisser sur la paroi  
Troublée des voix des disparus



La rivière troue la falaise jusqu'au bec de l'oiseau  
Qui façonne les dessins contant sa mort  
Où renversé il voit émerger des eaux  
Le visage du bison soufflant sur lui une vie  
Entre les fourrures coiffées de masques d'hommes

Sans armes descendant jusqu'ou les croupes se touchent  
Pour former les ruisseaux sillonnant les plaines  
Morcelé par les transactions des algorithmes  
Entre mon histoire perdue et mes espoirs confisqués  
Je ne pouvais que tendre la lampe  
Pour tracer devant le merle les lignes ouvrant  
La blessure me rappelant la couleur des retours



Debout dans la neige  
Au pied d'un arbre  
Je glisse sur la pellicule de glace  
Emporté dans les courants de l'aube  
Où se joignent les chevaux à l'oiseau  
Il entre dans ma gorge pour m'offrir le chant du retour  
Il prend mon masque d'homme pour me donner le visage du bison

Entre le sommeil et les écrans chatoyants  
Entêté de vivre sans le passage des caribous  
Ployés sur la neige  
Regardant ces humains aux sagaies véloces  
Arrêtés devant le défilé de leurs panaches  
Goûtant leur beauté  
Avant de se confondre à leurs souffles



Traversant la membrane d'eau  
D'où ils émergent un à un  
Surpris par la flûte d'os que m'a donné  
L'homme à la tête d'oiseau qui verse sur moi sa musique  
Jusqu'à la dissolution des poudres sur mes doigts  
Traçant une autre fois les vaches noires et les bisons

Je me remémore les cités miroirs et les ogives des temples  
L'électricité prolongeait nos mouvements  
Des appareils ornaient mon corps  
Sur les rives constellées de chants d'oiseaux  
Attendant la montée des troupeaux inscrits par nos gestes  
Je me vêts de la peau des rennes  
Pour voir derrière les masques leurs yeux  
Me lancer le signal de la traversée

Le puits (de Lascaux)



Surgissant du puits où glisse le cheval de Lascaux  
Les animaux se parent de nos visages  
Ils tracent sur la paroi des points et leurs paumes  
Ils ouvrent la gueule en dessinant lentement leur pelage  
Je me penche sur eux pour humer leurs muscs  
Leur salive est notre salive  
Quand ils me heurtent j'invoque l'oiseau  
Au lieu où je tombe ils déferlent  
Signant la pierre de ma mort



Au puits je descends  
Poursuivant le bison  
Il me renverse  
Me donne la figure du merle  
Sautillant et agile entre les branches et les feuillages  
Lançant son chant dans le silence de ma chute  
Jusqu'au jour où j'ai revu sur la paroi mon visage et mon bec

Traçant les aurochs et les chevaux  
Pour ne plus voir les désastres que nous avons engendrés  
Entre nos calculs et nos fragilités  
Dans cette plaine où gronderont les hordes de rennes  
Nous descendrons où ils ont déferlé  
Certains que la plume du vautour  
Les inscrira dans nos mémoires  
Qu'ils parcourent par nos souffles



Je regardais passer les automobiles  
Derrière les écrans des ordinateurs je devenais une image  
Le passé ne pouvait plus me rejoindre que par des sons imaginés  
Était-ce ceux des sources et des ruisseaux?  
Je me suis couché pour me réveiller tôt au matin  
J'ai posé le masque de l'oiseau sur mon visage  
Pour descendre au puits  
Saisir la course des chevaux  
Leur cavalcade est la rivière de mes gestes



Entre les animaux resplendissants de leurs couleurs  
Aux gouttes de lumière des lampes s'ajoute ma main  
Elle me conduit à la saillie  
Où je tombe avec le cheval  
Qui lisse ma chute de ses pas d'eau  
Ouvrant mon cœur aux flèches de ses hennissements  
J'attends de recevoir la voix des torrents



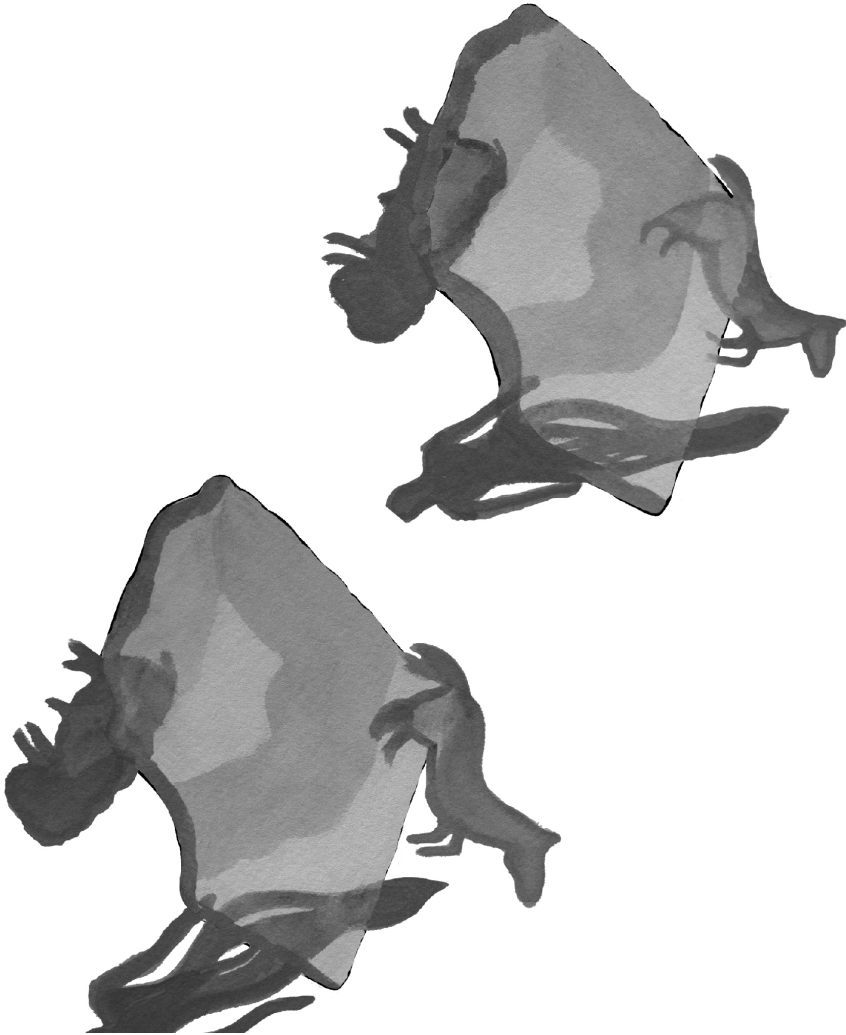
Les pas remémorés  
Des croupes bougeant lentement  
Se réverbèrent en figures peintes de nos bouches  
Dans l'obscurité que le puits amorce  
La flamme vacille jusqu'aux viscères  
Sculptant l'obsidienne de nos gestes  
Pour faire jaillir l'ocre entre nos lèvres  
Oiseau descendu au puits pour ramener les disparus

J'entends l'écho de mes pas sur le sol  
Le bison se tourne vers moi et je sens son mufle  
Ses cornes pointent mon œil qui le traçait  
Surgissant du puits où des ailes m'allègent  
Monte vers moi le son de la flûte d'os  
Qui inscrit nos chants dans la mémoire de la steppe  
À l'affût de chacun de nos mouvements



Au seuil de la grotte la flamme tremble  
Contre les peintures animées de nos voix  
Elles surgissent et m'enveloppent d'un linceul  
Je regarde le passé que j'ai rejoint  
Délaissant les neiges saturées de carbone  
Ne pouvant pas oublier qu'ils n'ont cessé de m'appeler  
À travers le puits où je gis avec eux renversé  
Pour faire entendre ma voix une première fois

DEUX





Sang



Esquissant la rivière d'un geste  
Je suis descendue au puits  
Où le mort jaillissant des os  
Se lève devant le bison  
Pour affirmer de son visage d'oiseau  
Que j'étais le corps ondoyant de l'eau



Je caresse le masque de plumes  
Demandant à la pierre les lèvres de l'eau  
Elle coulait du puits vers la rivière  
Je me baigne au son de ses cascades  
Jusqu'à ce que le chant m'appelle à la lumière  
Des animaux qui tournent autour de nous sans s'arrêter  
Pour nous donner leurs fourrures et leurs muscles  
Pour que nous leur offrions nos bouches et nos mots

La neige tombe lentement sur mon visage  
Entre nos apparitions les rennes raclent les lichens  
Nous les avons atteints jusqu'au sang  
Le voici sur mes jambes demandant à la vie d'apparaître  
S'exhalant de nos dessins  
Le long de la rivière modelant nos joies et nos pertes



Les cheveux lamés de coquillages  
Sous le masque sans visage  
Je me souviens des crues des printemps  
Quand les chevaux coulent entre les herbes  
Je vibre aux mouvements de leurs crinières  
Emporté avec eux je ne peux arrêter de mordre  
La bouche qui salive ma bouche  
D'étreindre le membre de celui que je chevauche  
Vers le puits où je tombe  
Pour ramener au seuil de la caverne le signe de l'oiseau  
Je l'entends dans les arbres dire que je n'aurais pas de fin



Je lave les os dans le ruisseau  
Mon visage flotte sur l'onde  
Dans mes jambes je ressens les courses des chevaux  
Jusqu'à la grotte où ma main les trace  
Aussi légers que le bruant  
Je l'entends furtif sous le bosquet  
Je reprends son chant  
Après le reflux du sang  
Avant d'étreindre la steppe de mes bras cerclés de coquillages



Accroupie son sexe en moi  
Entre les halètements et les hennissements  
Quand la fourrure s'ouvre sur ma peau  
Renversée si lentement  
Je prolonge mon souffle  
Il propulse ma joie sur la pierre  
Découvre les formes des animaux  
Les assemble sur la paroi flottant avec nous  
Attendant que tout recommence



Rivières



Quand mes cris entrent dans la pierre pour faire surgir un visage  
La caresse du vent a cessé  
Sur mon corps resplendissant de sang  
La course des chevaux s'inscrira  
Où la rivière qui s'enfle des neiges  
M'ouvre la terre pour dessiner la frise du passage de la horde  
J'entendrai son grondement se mêler à la voix de l'enfant



La parole est le secret des os  
L'oiseau souriant la fait entendre  
Elle résonne en écho des pas des bisons  
Avivés sur la paroi par nos gestes  
Ils s'élancent vers nous pour nous indiquer le chemin  
Où nos morts sont tombés avec leurs proies  
Accompagnés par les chants qui submergeaient la grotte  
Nous descendons dans la vallée pour faire entendre leurs voix

Sinuant le long de la membrane  
Donnant naissance à nos aurochs et nos rennes  
Avec nos doigts volants sur le roc  
Inscrivant les signes de leur apparition  
Nous respirons le long des rues  
Entre nos vertèbres et nos fronts  
Nous entendons hennir les chevaux  
Nous les rejoignons dans la plaine  
Tentant de séduire l'oiseau pour qu'il offre sa légèreté à la pierre  
D'où émergent les lignes  
Nous menant au retour du chant dans nos gorges



L'oiseau se pose sur le bâton  
Et se fige  
Sa voix qui passe entre mes tempes m'éblouira  
Me donnant les herbes, les fleurs et les fragrances  
Pour offrir ma nudité à l'obscurité  
Adhérent au pelage des chevaux  
Me menant à la plaine où je m'étendrai  
Suspendue aux voix de ceux qui sont passés à travers leurs os  
Pour dessiner ce qui subsistait de nous

Je tourne le rhombe strié d'azur  
Masquée de brume  
Ma vie issue de l'eau  
Je recueille le souffle des marées qui m'enseignent la naissance  
À l'envol des oies  
Je me lève entre les vagues pour esquisser les rivières  
Je suis leurs cours jusqu'à la grotte  
Où elles ont jailli au nombril de la nuit



Épuisée quand l'enfant vient entre mes cris  
Annoncer que les chevaux revivent  
Au cours des lunes qui les perpétuent  
Avec nous enlacés à la vallée attendant les crues  
Qui nous portent au seuil de la grotte  
J'entends la voix de l'enfant  
M'arracher au rêve d'effroi  
Où je vois des explosions nous enlever la steppe  
Le ciel qu'elle avive de ses brises  
M'agenouille devant la beauté de l'enfant naissant  
Et ajoute son visage à l'éclat du printemps

Dépassant les routes et les quadrilatères  
Vêtue de marchandises  
Je traverse vers la plaine inondée  
Séduite par les oies qui glissent au-delà de l'horizon  
Je goûte les éblouissements qui m'emportent  
Vers nos corps s'étreignant sous les aurochs  
Saisissant le ciel entre leurs cornes  
Pour soulever la nuit d'où nous nous émergeons  
Couverts de baisers



Sur l'autre rive  
Elle souffle dans la corne  
Pour que nous retrouvions le chemin des migrations  
Tournant le dos aux frises j'ai oublié que le retour  
Rend aussi légers que l'air les disparus  
Qui ont inscrit leurs signes  
Devant moi qui suffoque  
Saisie par les images des forêts brûlées où les tribus agonisent  
Derrière la paroi où la femme sans visage  
Me demande de boire le lait de l'aurore  
Le long de la rivière qui vrombit entre ses mains



Plus ténue que le muon traversant les os  
Effondrée jusqu'au plus infime  
Ne voyant plus dans les prairies les bisons et les caribous  
Parlant aux ruisseaux de leur disparition  
Quand chaque instant devient de l'eau  
Emportée vers les absents  
Je peux me remémorer la cruauté des hivers  
Je lance ma voix dans la steppe vers les galops des chevaux  
Je les trace sur la membrane où j'apparais  
Couchée le long des peintures pour atteindre  
Ce point où je réfute  
Ce qui interdit le retour  
Que je ressens dans mes muscles et mes os  
Aussi légère que les V dans le ciel



Avec l'éclat d'obsidienne entre ma peau et la fourrure  
Emportant avec moi les dessins vers la cité  
J'ai traversé la paroi pour mêler l'ocre des robes aux bleuissements des leds  
Passée entre les pins et les herbes pour me délecter de la steppe  
Subjuguée par la beauté des chevaux attendant  
Que ma main les grave une autre fois  
Jusqu'à devenir aussi légère que le muon  
Franchissant le vide entre les étoiles qui façonnent mon corps

Au coup de sifflet d'os du vautour  
Dans ma mémoire au seuil de nos migrations  
Renversée au puits où j'entends ma chute  
Entre les voix murmurant mon nom  
Aussi frêle que l'oiseau qui rythme ma descente  
Dans l'air consumé de suffocations  
Avec la goutte d'ocre qui tombe  
Je dessine des vulves  
Me livrant tout entière à la paroi  
Passant à travers elle pour qu'apparaisse  
Mon corps enlacé aux pas des chevaux



J'offre mon sein à l'enfant  
J'invoque le cheval roux  
Pour ne pas que sa vie se rompe  
Assise sur la corniche à l'orée des graphies  
Je sais que les joncs et les arbrisseaux m'entendent murmurer ma joie  
D'entendre ses soupirs et ses exclamations  
Sa bouche où coule le lait s'ouvrira pour le dire jusqu'à sa mort

Après les partages des viscères et des muscles  
La feuille de silex illumine les premiers pas de l'enfant  
Qui voit entre les panaches le fragment d'azur qui sera sa vie  
Elle nous emporte au lieu de notre disparition  
Où nous nous couchons pour entendre notre dernier souffle  
Affirmer que ceux qui viendront après nous  
Sont dans notre mémoire le paysage que nous avons quitté  
Qui les hanteront jusqu'à ce qu'ils soient terrassés par sa beauté



Baisers



Émergeant du long baiser  
Je parcours les lignes de nos corps  
S'ouvrant de leurs liquides en une lame  
Le long des rives où nous contemplons  
La robe de la vache noire entourée d'aurochs  
Entre les vacillements des ailes au fil de l'eau  
D'où nos corps surgiront à nouveau



D'un baiser si profond que la terre déploie  
La rivière le long de nos côtes  
Éblouis par les antilopes sagaies  
Nous ne nous relevons pas  
Nos corps qui lisent la pierre voient les chevauchées  
Nous donner les traits de la steppe  
Nos os se gorger de feu et d'oxydes  
Nos visages se confondre sous le masque de nos nuits

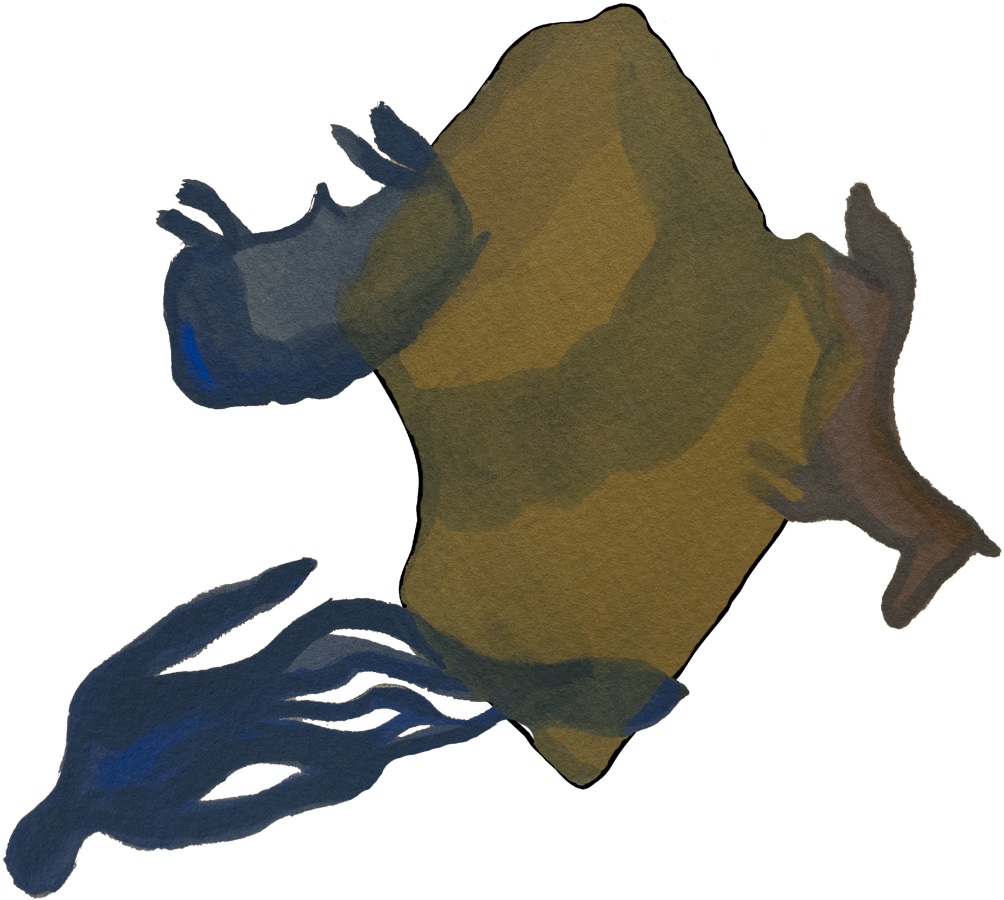
Écoutant les eaux qui s'immiscent dans les fissures  
J'ai fait avec mon ventre des corps  
Aussi légers que le vent qui burine nos visages  
Au-dessus du courant qui nous rassemble  
Au gué où passent les panaches contre les ciels  
Nous avançons au rythme du chant  
De lune en lune jusqu'à ce que nous tremblions  
De revoir les paysages de nos naissances et de nos deuils



Frémissante comme les feuilles du baiser de l'air  
Je rejoins la voûte couverte de nos frottis  
Le roc tremble de nos silex  
Les doigts signent le mouvement des croupes  
Le modelé bai des robes ne cesse de nous faire surgir  
Respirant la liqueur qui broie  
Pour ralentir en nous les battements de cœur qui captent la nuit  
Quand la fraîcheur de la terre  
Nous couche les uns contre les autres  
Pour entendre les étoiles qui n'expliquent rien



TROIS





Comptes



Avec l'arithmétique qui commence des chevaux, des pointes et des coquillages  
Dans ces dessins que nos gestes ajoutent à l'air  
Contenant nos poumons et nos mots  
Donnés sans contrepartie au compte des morts  
Nous ne refusons pas de disparaître  
N'emportant pas avec nous les buissons bourgeonnants et les sensations  
Des printemps fécondant la vallée de ruisseaux et de chants



Quand le compte débute des caribous et des peaux  
Le feu se propage à la terre jusqu'au fer  
Pour que nos membres ne tremblent plus des poisons  
Nous posons sur nos visages le masque du bison  
Nous jaillissons des frottis d'oxydes  
Qui effacent du tableau noir les chiffres de la corruption  
Et font resplendir au zéro de nos jours  
La robe des chevaux couchés dans la steppe

Avant que je ne lève un à un mes cinq doigts  
Les fruits venaient à mes pas  
La prairie m'avait fait entendre les soupirs de ma proie  
Quand mes ombres dansaient autour des chevaux  
Pour me joindre à leur chevauchée  
Avant que le décompte ne débute  
J'ai ajusté les peaux sur mes membres  
Cousu à mon destin les corps abattus des rennes  
Enlacé à ma vie leurs dessins émergeant de l'oubli



De mes doigts repliés je dis l'affût aux rennes  
De ma main ouverte j'indique l'aile fugitive  
Je ne calcule pas mes mouvements  
Je me dissous dans la couleur et deviens dessin  
Quand le bison a mon visage  
Quand elle grave la cambrure du cheval  
Nos lignes sur la paroi  
Disent notre désir d'encercler nos pas de la lune  
Nous effleurant de sa lumière  
Nos têtes heurtant les images que nous voulons nier  
Les comptes que nous voulons abolir

Les algorithmes me traquent sans arrêt  
Je n'ai pas saisi le regard du cheval  
Je ploie sous les atmosphères brouillées  
Ne rencontrant pas à tous les pas  
La respiration qui dicte le rythme  
Des tranes qui propagent aux corps le balancement des herbes  
Sous un ciel effeuillé de vent



Je ne suis qu'un signe dans la horde  
Qu'un masque aimanté de scintillements  
Une lutte des os et des muscles  
Me nourrissant de baies et de viscères  
En suivant l'ocre sans frontières  
Je me trace en disparaissant dans la pierre  
Exsudant mes terreurs  
Découpant avec le silex ce qui me retenait à mon époque  
Quand l'aurore poudre d'incarnat les nuages





Pourriture



Tout contre la carcasse agitée de mouches  
Avec le vent soutenant mes pas  
Je ne peux oublier que je portais le masque du bison  
Avançant à contre-courant dans la spirale des mémoires  
J'étreins l'horizon de la steppe  
Sur ma peau enlacée de ses parfums  
Les couleurs que les nuits ont tracées  
Nous demandent de rompre  
Les négations des montaisons et des hardes



Dans les herbes courbées par le vent  
Je mords le cœur de celui que j'ai tué  
Il me murmurait son nom à l'oreille  
Couvert de la poussière de la traque  
Hors du sarcophage des heures  
Je goûte les baies et les eaux des ruisseaux  
Refusant le travail qui évide  
Je glisse des anfractuosités  
Où dessiné en auroch  
Je bondis à l'orée des signes et des couleurs

Nous entendons les neiges et les grésils ciseler les bosquets et les rochers  
Nos épaules et nos visages apaisés par la douceur du feu  
Nous nous rejoignons entre les berges et les pistes  
Nous ne refusons pas notre mort  
Le bison qui la reçoit refait nos gestes  
Il s'élève entre nos ombres  
Il invente le rythme de ses pas  
Il traverse les aplats que nous tendons  
Et nous donne par ses entrailles un jour d'écoute et de lait



Sur les rues entre le fleuve et les rails  
Je ne peux m'imaginer que la pierre m'entend et me tend le visage du bison  
Je ne peux comprendre que me calligraphient les herbes et les ronces  
Je ne peux voir que le lichen que grattent les rennes est notre repas  
Je ne peux suivre les méandres de la rivière qui me conduisent à la paroi

Loin du vent qui siffle  
Nos ventres liés aux os des disparus  
Bisons et renards, lièvres et ours  
Leur parlant de leurs passages  
Attachés à leur terre de saules et de mûriers  
Dessinant notre venue au monde  
Avec les masques des oiseaux qui emportent nos vies  
Nous élevons nos voix avec la flûte d'os  
Pour dire de la rivière les reflets  
Elle nous offre sa limpidité  
Elle coule pour nous rompre et nous retrouver  
Sur ses berges séduits par la musique des flots  
Qui l'enlace à nos peaux



Les buissons et les lagopèdes qui nous entendaient  
Façonnaient avec nous les corps dans les ventres  
Nous voilà délaissant les erres des troupeaux  
N'attendant plus l'aurore  
Dans le flétrissement de l'air et l'exégèse des bourses  
Colmatant la pourriture des comptes  
Nous volons l'or avec nos paroles  
Nous ne succédons pas aux limons et aux torrents  
Nous dormons attendant les miracles des algorithmes  
Les rites de passage de nos machines  
Qui nous parlent derrière le masque de l'homme

Dans l'orbe des glaces où le vent traverse la peau  
La pourriture s'arrête  
Ce que nous entendons vient de si loin  
L'ampleur de nos courses se conjugue à l'exubérance des panaches  
Nous découvrons à chaque pas les formes que le vent invente avec la neige  
Nous n'agoniserons pas en elle sans avoir invoqué l'ours  
Revu entre nos visages les cornes du bison  
Dans la grotte où la membrane  
Ajoute à nos couleurs les sensations des disparus

Rennes





Ponctuée de pistes  
La steppe reçoit nos pas  
Quand nous marchons nous ressentons ce que l'herbe dicte  
À nos muscles, à leurs respirations  
Traversant le gué ils s'abreuvent  
Leurs lapements touchent nos côtes  
Notre haleine les suit et s'incorpore à l'air qu'ils respirent  
Ils passent avec leurs panaches incendiés  
Que la pierre retient entre ses anses



J'invente des bisons et des ours  
Je les entends se prononcer sur mon sort de déserts et d'amertume  
Moi qui vois arriver les ouragans sur les radars  
Veux ressentir que le paysage enregistre chacun de mes gestes  
Que l'air de mes poumons contient le souffle des caribous

M'enlaçant de ses signes  
La vallée reçoit mes soupirs et mes étreintes  
Elle nous lie à la naissance du feu  
Qui nous plonge dans la danse de nos ombres  
Quand les enfants dorment entre les peaux  
Nous récitons ce que la terre perçoit de nos errances  
Nous ne décimons pas les troupeaux avec des balles  
Nous ne trafiquons pas jusqu'à l'extinction  
Pour capter la respiration des rennes sur notre peau  
Nous pulvérisons leurs fuites sur la paroi



Chaque nuance de pluie  
Recueille nos paroles pour les disperser  
Elles atteignent les fleuves sinuants  
Elles tombent en neige sur les montagnes  
Elles soutiennent les oiseaux et les poissons  
Reviennent dans la vallée et se nouent aux rennes  
Leurs bois sont nos feux allumés  
Leurs pas traversant les gués sont nos danses  
Cousues au chant de l'eau

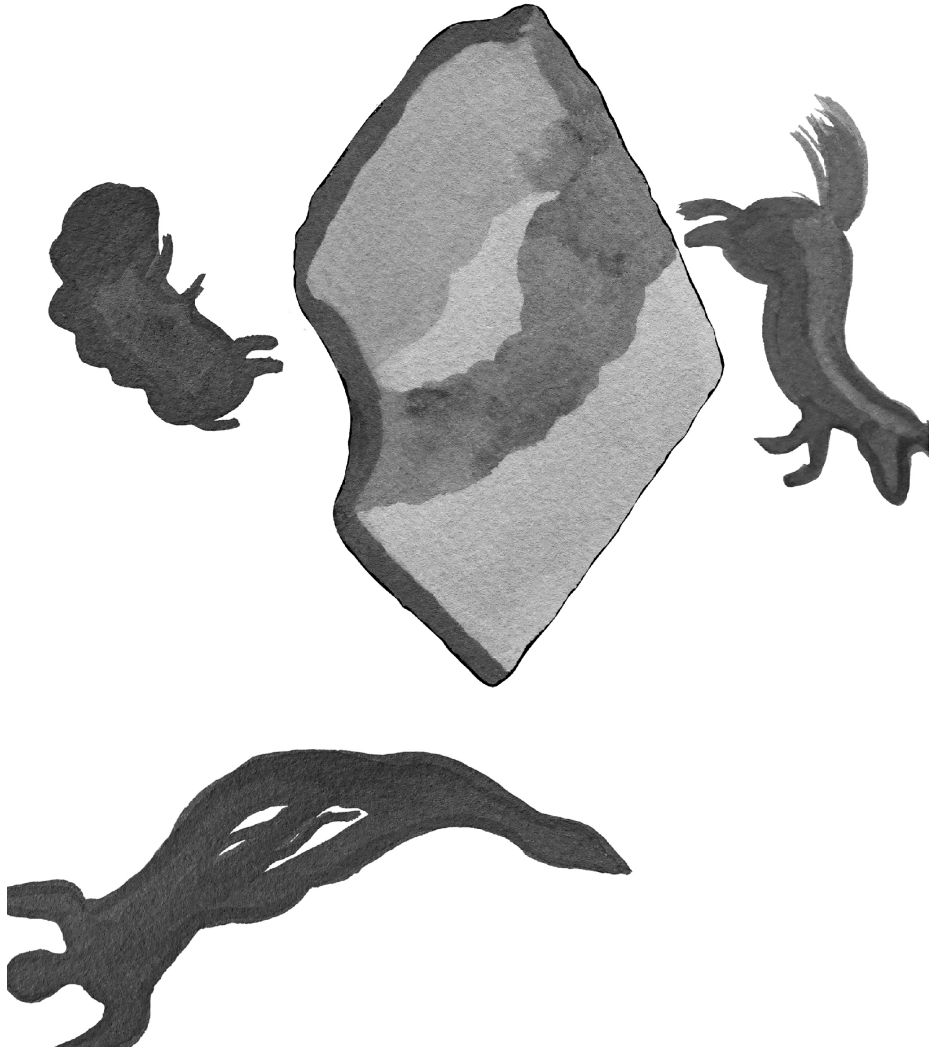
Entre la pourriture grouillante de mouches et la roche souple  
Nous sommes électrisés de tambours quand se façonne l'ocre  
Épandu sur la peau pour repousser la mort  
Ses effluves montent le long de la rivière  
Où les os lancés dans les rapides  
Retenus par les rochers ne composent pas encore un humain  
Fabriqué de nos restes et de ceux des chevaux  
Il se lèvera pour nous parler de la steppe  
Pour énoncer avec elle nos gestes  
Et faire battre nos cœurs au son des rhombes



La terre reçoit chaque pas  
Chaque pas disparaît  
Cet homme n'a que ses os  
Cette femme son visage cerclé de nacre  
Cet enfant ses yeux  
Quand la pierre qui les a entendus  
Ajoute leurs paroles à nos voix



QUATRE



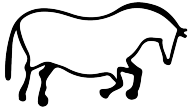


Fenêtre



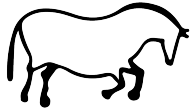


Je suis transigé contre une identité ou de la monnaie  
J'arrive au seuil de la grotte  
Pour tracer de ma bouche les courbes des chevaux  
Et inventer de mes mains l'alezan de leur croupe  
Sidéré par leurs trots se détachant de la paroi  
Je n'échange plus mes heures que contre des fruits et de l'eau



Mes gestes devenus des données  
La marchandise livrée à mes pieds  
Ma nourriture charroyée à mes lèvres  
Je bruis avec le paysage  
La terre, l'air, l'eau saisissent chacun de mes pas  
Je colore mes mots des mains des disparus  
Ils posent sur mon visage le visage de l'animal  
Pour que je n'oublie pas le puits d'où j'émerge  
Rassemblant mes os, mes nerfs et mes muscles  
J'attends de naître à l'aurore une autre fois

L'énigme se poursuit sans moi  
Les chevaux m'entendent  
Me conjuguent à leurs courbes  
Font de moi une silhouette sur la paroi  
Je danse à leurs flancs  
Sans erreur, sans calcul  
J'emporte leurs robes et leurs masques  
Sans eux je dessine ma main  
Pulvérise la chambre et la fenêtre  
Et m'accroupis pour une étincelle



L'aube rosit  
En elle se glisseront les caribous  
La pierre qui s'ouvre les enlacera  
Jusqu'à devenir les couleurs qui me poursuivent  
Et font de moi ce corps inscrit dans la toundra  
Chacune de mes cellules recevant le frémissement des feuilles  
Le grondement de la horde coulant en moi pour dire mes os

Paumes soufflées  
Contours de charbon  
Aplats d'ocre liés sur la membrane  
Elle se glisse entre moi et l'aurore  
Elle n'arrête pas de bruire avec le paysage  
Quand je l'entends  
J'attends que la lumière me donne le galop du cheval  
Portant mon cœur à la pointe des cornes de l'auroch  
Pour recevoir le coup de grâce



Mes pas dispersés rejoignent la gorge des chevaux  
Ma peau se tapisse de l'odeur des herbes  
Les couleurs qui m'animent  
Espacent les secondes  
Entre les trottoirs déserts et les frondaisons des arbres  
Je ne veux pas oublier la poudre éjectée de ma bouche  
Pour recevoir de la roche la forme de l'animal  
Qui se détache de moi en emportant mon visage

Mélangeant ma salive à la cendre  
Je suis l'animal humain composant sa forme  
Mes poumons reçoivent les expirations des bisons  
Ils longent la paroi qui nous assemble  
Autour du feu nous les entendons  
Venir boire comme nous les laits d'aurore  
Leur vie nous offrant notre vie  
Elle surgit des pinceaux glissant leurs couleurs entre nos peaux



Entrant dans l'animal  
Articulant ses os  
Revoyant ses yeux révoltés de l'arrêt du sang  
Saisissant entre mes doigts ses viscères  
Leurs couleurs le font s'avancer  
Entre les tempêtes et les écrins de neige de la steppe  
Je bondis  
Les cornes dressées contre le soleil

L'animal frotté  
Souffle dans les anfractuosités  
Se détache et flotte entre les voix  
Animé par l'ocre qui nous rassemble  
Quand nos mains dessinent avec lui les gestes humains  
Annonçant le retour des torrents et des cris des oies  
Que cette terre recèle malgré nous



L'étincelle jaillit entre mes doigts  
Poursuivant ma course sur la paroi  
Illuminé de flammes  
J'attends d'être dépecé par l'aurore  
Ses teintes font de moi le cheval  
Capté par la steppe  
Traversant la nuit qui s'achève  
Creusant de mes sabots les rivages de lumière

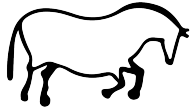


Étincelle





Le cheval échevelé se cabre  
La steppe qui l'entend le reçoit  
Quand l'éclat lumineux le traverse  
Il danse en tremblant  
De toute sa carcasse épinglée d'os d'oiseaux  
D'écailles de lézard, de coquillages  
Il retire sa peau et fait de nous des humains  
Au seuil de l'aurore reflétée sur les écrans de nos appareils  
Il attend que le souffle s'échappe des fissures  
Pour nous offrir à son retour  
Les fragrances des automnes qui s'étiolent



Cernés par les glaces  
Nous dormons sur les neiges  
Avec nos corps enlacés aux fourrures  
Attendant d'être grisés de couleurs  
Nous n'effacerons pas les modelés des peaux et des muscles  
De la nuit qui sourd du puits  
La scansion de nos doigts sur le roc  
Forme le cheval offert à la terre  
Recelant chacun de nous elle nous relève  
Pour être défaits en os en son creuset  
D'où jaillit l'écho des galops et de nos mots

À nos voix réunies pour invoquer les mémoires  
Liées au vent et au feu  
Quand la neige ensevelit les serrures de l'horizon  
Le sable des ciments  
Les manivelles des frontières  
Les maisons des automobiles  
L'offrande des couleurs qui se poursuit  
Déploie les rivières sous nos yeux



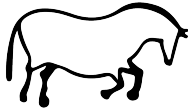
Dans l'odeur de chair brûlée sur les neiges  
Les aurochs nous dépassent  
Les signes de nos doigts se tendent  
La pierre qui les a reçus  
Bourdonne, éclate, se fend  
Répète  
Que le corps n'est pas fait que d'os, de muscles, de nerfs  
Il danse dans les figures qu'il poursuit  
Il jaillit avec les pointes des cornes et l'ocre des traits  
Il trace les courbes des croupes et des ventres  
Des chevaux volant de leurs souffles vers nos torsos

De la fumée fond dans l'air au loin  
Les arbres noirs à contre-jour  
Le ruban d'aube rejoint celui qui le précède  
Le dégradé de bleu, la frange du rosé  
Saturent ma mémoire de la tonalité des feux  
Le charbon aux doigts je pétris l'obscurité  
Avec le silex je graffigne la paroi qui s'enroule autour de moi  
Brûlé montant  
Elle me fait cheval dessiné contre le surgissement du soleil  
Sur la vitre reflétant les nuances des éclaircies  
Je rencontre les mugissements et les hennissements  
Le voile de couleurs m'ajoute aux troupeaux et à la steppe  
Pour que je puisse entendre l'orée du jour



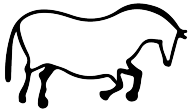
Les chevaux rejoignent les bisons  
La harde des caribous s'avance  
Ils me traversent jusqu'à la fin de la nuit  
Ma respiration accordée aux feuilles et aux branches  
J'attends d'être dessiné  
Sur la membrane qui devient une autre fois l'aube

J'expire mes aurores de chevaux et d'aurochs  
Pour en faire un ruban de couleur  
Il m'entoure et me projette ici  
Il traque chacun de mes gestes  
De son éclairage fluide je reçois  
L'offrande de la steppe  
Corps animal ruant les exactions  
Refusant les monnaies  
Se fauflant jusqu'à la cavalcade  
Au seuil de la fuite et de la grâce



Mon souffle se prolonge  
Entre les ruisseaux et les pistes des caribous  
Il avance avec les chevaux  
Et les humains aux feuilles de silex  
Condensant en lui les lignes  
Qu'il jette contre la pierre  
Pour faire surgir les gestes de ceux qui de leur bouche  
Ont inscrit l'ocre de leurs essors  
Entre la rivière et la terre pour que se détache l'animal  
Faisant résonner leurs mots  
Soudés à leurs jeux de couleurs

Les bouches saturées de poudres  
Emportent les mains vers l'aurore  
Où apparaissent les aurochs et les chevaux vrillant contre le ciel  
Nos expirations tentant de rejoindre la cavalcade  
De nos battements de cœur  
Quand nous aspirons à la douceur des étreintes  
Au retour des printemps



La membrane de pierre  
Traversée de trots et de voix  
En ce corps, en mon corps  
Voulant de ma respiration  
Tracer dans leur nuit  
Le dernier cheval se couchant dans la steppe

Le souffle m'a conduit aux mufles des chevaux  
Aux mains sur la paroi qui ouvrent l'infini  
Pour rejoindre l'horizon de leurs passages  
Refluant dans ma gorge  
D'où jaillissent entre les lignes de leurs pelages  
Les sons de mon offrande



## Table

Un	p 11
Lignes	p 13
Dessin	p 21
Ruisseaux	p 27
Coquillage	p 33
Oiseau	p 39
Le puits ( de Lascaux)	p 45
Deux	p 51
Sang	p 53
Rivières	p 59
Baisers	p 69
Trois	p 73
Comptes	p 75
Pourriture	p 81
Rennes	p 87
Quatre	p 93
Fenêtre	p 95
Étincelle	p 103

Éditions ArtPaysage  
Montréal, Québec  
[www.artpaysage.com](http://www.artpaysage.com)

Dessins de la couverture et du quatrième de couverture: Lucie Marchand  
Infographie des dessins intérieurs : Natalia Correa

Remerciements à Lucie Marchand et Natalia Correa

Cette version pdf de *Paroi* et tous les autres exemplaires de *Paroi* sont soustraits à la logique marchande et sont gratuits.

Première édition électronique